



Paris

Canard

Lettres ou pas Lettres

MAIS QUI DONC A PERDU LE VIÊTNAM ?

« Cruel avril »
par Olivier Todd
(Robert Laffont)

« 1946, déclenchement
de la guerre d'Indochine »
par Stein Tenneson
(L'Harmattan)

J'AI TOUJOURS
ÉTÉ UN
VRAI FAUCON !



PANCHO

professeur Kissinger sur l'« irresponsabilité des peuples ». En l'espèce le peuple américain.

Cette version des faits est beaucoup plus satisfaisante pour dear Henry et la CIA de l'époque que celle de Snepp. Celui-ci a payé cher ses révélations : l'Agence lui fit un procès pour manquement au secret, où il perdit ses droits d'auteur. On comprend que ces messieurs soient accourus à Paris participer au lancement d'un livre qui tend à les réhabiliter. Todd a retrouvé l'honneur perdu des vaincus d'avril 1975.

La nuit

Que le Vietnam soit dans une mouise effroyable, son régime aussi brutal qu'incapable, que ses citoyens rêvent de voter avec leurs pieds et avec leurs rames, c'est vrai. Dans « Le Vietnam post-révolutionnaire », sept spécialistes dressent l'état des lieux, décrivent tous ces drames — économiques, sociaux, psychologiques — que subit la population (3). Les terribles effets de la guerre de trente ans s'ajoutent au sous-développement dans un déchaînement de la démographie. Déjà menacé de surpeuplement avant la guerre, le Vietnam compte aujourd'hui dans les 70 millions d'habitants, mal nourris, mal soignés, mal dans leur peau, sans travail et sans guère d'espoir, le tout sous la gouverne d'une machine politique totalitaire et archaïque, aventurière, en outre corrompue. L'enfer. Dont on se demande s'il existe un régime qui pourrait le faire rapidement régresser.

En 1945, arrimé ou non à feu l'Union française, on pouvait raisonnablement es-

pérer voir le Vietnam se développer et prospérer. Les hommes, la culture, les ressources du sol et du sous-sol étaient là, et un état d'esprit, une mentalité comme faits pour une entente durable avec les Français. Entente souhaitée par Hanoi, ne serait-ce que par précaution contre le pesant voisin du Nord. Paris, c'est-à-dire de Gaulle et l'ensemble des politiciens d'alors, aussi ignorants que sûrs d'eux-mêmes et dominateurs, en décida autrement et se lança dans la reconquête. Vite baptisée guerre contre le communisme alors que les communistes vietnamiens n'étaient qu'une poignée et que le peuple ignorait leur idéologie. Dès 1948, et non pas à partir de 1950 comme le dit Todd, Washington, pour prix du soutien français à la guerre froide, encouragea cette équipée et l'activa. Truman tourna ainsi le dos à la politique de Roosevelt.

Nous le savions. Aujourd'hui, nous pouvons le prouver, sur la foi des archives officielles d'Indochine, qui viennent d'être ouvertes au public, à Aix-en-Provence. Les historiens français ne s'y sont, semble-t-il, pas précipités, et c'est un Norvégien, Stein Tenneson, qui les a étudiées pour en sortir, d'un ton serein, la vérité sur le déclenchement de cette guerre de 1946, qui contenait en germe celle des Américains. Une guerre voulue, préparée et provoquée par les gouvernements français de De Gaulle et de Bidault, et finalement acceptée par un gouvernement Ho Chi Minh pas des plus lucides ni des plus adroits : il se fit piéger. Lecture édifiante : comment se fait-il que ces résistants français, combattants de l'indépendance nationale, de la démocratie, de la libération et autres mots sublimes, aient pu reprendre à leur compte, au Vietnam, la politique d'occupation, d'oppression et, çà et là, jusqu'aux méthodes de l'occupant nazi ?

Bien entendu, ce petit livre, cette description minutieuse et irréfutable de ce forfait aux conséquences désastreuses pour le Vietnam, ne fait l'objet d'aucun emballement radio ou télé, d'aucun colloque national ou international. Silence, on détourne.

Jean Clémentin

(1) L'« International Herald Tribune » des 5 et 6 décembre. Jean-François Revel a préfacé la traduction française de « Why we were in Vietnam » de Norman Podhoretz : « Pourquoi les Américains se sont battus au Vietnam », aux éditions Laffont. Podhoretz, l'un des héros de la droite américaine, justifie l'intervention par ce qu'est devenu le Vietnam sous domination communiste, alors que c'est la guerre franco-américaine qui a donné sa chance au communisme de s'emparer du pays...

(2) « Decent interval », de Frank Snepp. En français « Sauve qui peut », aux éditions Balland, 1977.

(3) Aux éditions L'Harmattan.

LE dieu Hasard, maître des coïncidences, a fait sortir depuis la mi-novembre une demi-douzaine de livres sur le Vietnam. L'un d'eux, « Cruel avril », d'Olivier Todd, qui détaille les circonstances de la chute de Saigon en 1975, a fait l'objet d'un long tintamarre. On a vu et entendu son auteur sur la plupart des radios et télévisés. L'ouvrage a été l'occasion de la réunion à Paris, les 3 et 4 décembre, d'un Colloque international sur le Vietnam, organisé, dit un journal américain, par Todd et son ami Jean-François Revel (1). Du très beau monde : anciens ministres de Washington comme Abrams, Kissinger ou Perle, anciens patrons du renseignement comme Colby ou Komer, anciens ministres et chefs barbouzes sud-vietnamiens, généraux et amiraux en retraite à foison, et un quarteron d'intellectuels français naguère de gauche et sis aujourd'hui entre la droite et Gengis Khan.

A qui a lu, il y a dix ans, « Sauve qui peut », de Frank Snepp, chef de service de la CIA à Saigon au moment de la débâcle, « Cruel avril » n'apporte pas d'information importante sur ce qui s'est passé sur le terrain (2). Mais, et c'est là semble-t-il le message du livre, Todd prend le contrepied de Snepp sur ce qui s'est passé aux Etats-Unis mêmes. L'ancien de la CIA montrait un gouvernement et la CIA désarmés par le Watergate et déterminés, à travers le minable Ford, successeur de Nixon, à lâcher au plus vite leurs protégés du Sud. Opinion toujours vivace aujourd'hui chez les Sud-Vietnamiens. Les « boat people » de Paris ont saisi l'occasion du colloque en question pour malmenier le dear Henry.

Pas du tout, énonce Todd : Kissinger et ses compagnons, quoique matraqués par le Watergate, se sont battus avec acharnement pour sauver le Sud. Leur idée était de lui fournir autant d'armes que de besoin et même de reprendre les bombardements pour dissuader les Nordistes d'attaquer : c'est le Congrès qui, en refusant les crédits, a voulu la capitulation. Un Congrès en prise directe avec l'opinion publique et excité par les médias. Voilà les salauds par qui le Sud-Vietnam a plongé dans « la nuit terrifiante » qui règne aujourd'hui là-bas. Todd illustre ainsi sans la citer une phrase fameuse du